

January 1721

"Préface sur les deux harangues" [of Demosthenes and Aeschines]

Jacques de Turreil

Follow this and additional works at: http://scholarworks.umass.edu/french_translators

Turreil, Jacques de, "'Préface sur les deux harangues" [of Demosthenes and Aeschines]" (1721). *French Translators, 1600-1800: An Online Anthology of Prefaces and Criticism*. 99.
http://scholarworks.umass.edu/french_translators/99

This Article is brought to you for free and open access by the Comparative Literature Program at ScholarWorks@UMass Amherst. It has been accepted for inclusion in French Translators, 1600-1800: An Online Anthology of Prefaces and Criticism by an authorized administrator of ScholarWorks@UMass Amherst. For more information, please contact scholarworks@library.umass.edu.

Tourreil, Jacques de. *Oeuvres de Monsieur de Tourreil, de l'Académie royale des inscriptions et belles lettres: et l'un des quarante de l'Académie française*. 2 vols. A Paris, chez Brunet.

MDCCXXI. Avec privilege.

BNF X-3471 et X-3472

This posthumous edition of Tourreil's works contains the first edition of his much-cited preface to the Orations on the Crown ("Préface sur les deux harangues"; see below). A long preface by Tourreil's editor gives his biography and "divers éloges de M. de Tourreil." BNF catalogue gives the abbé Massieu as editor. The editor tells us he's including his own speech given upon his reception into the Academy. The "éloges" quoted include reception speeches from both l'Abbé Massieu and "M. Malet"; Mallet's is longer, as he was acceding to Tourreil's seat.

Notes from Massieu's « Préface de l'éditeur » :

//ii// Massieu compares Tourreil's method to Vaugelas's long work on Quinte-Curce and says he left 7 or 8 versions of each sentence in his manuscripts, all good. "Je n'ai rien omis pour démêler celle qui étoit la meilleure..." Fortunately, Torreil usually marked his preference in the margin, "Et de sçavans Critiques, à qui je les ai communiquées, sont convenus qu'il avoit presque toujours rencontré juste; soit qu'il se fût déterminé par ses propres lumières, soit qu'il se eût suivi celles de ses amis. Quoy qu'il en soit, son choix //iii// m'a servi de regle; je me suis fait une religion de m'y attacher, excepté dans un très-petit nombre d'endroits, où il m'a paru que l'Auteur s'étoit laissé surprendre à l'apparence, & qu'il avoit quitté le solide pour le brillant."

[re Tourreil's translation of the Philippics: first published in 1691, then revised and expanded to a complete edition in 1701. This is the version that, while stricter than the first version, still manifested "grandes libertez": "Les admirateurs des Anciens blamèrent M. de T. de cequ'il vouloit avoir plus d'esprit que Démosthènes" (xxii). T continued to revise; current edition marks another version from those published so far. The editor commends the fidelity of this version, which follows both the ideas and the syntax of the original much more closely than earlier versions. Perhaps too closely: editor criticizes areas where the Greek usage/ syntax interferes with good style in French (xxiii-xxiv):]

//xxv// Car selon les dernières idées qu'il s'étoit faites de la traduction, il jugeoit qu'un interprète ne sçauroit trop se conformer à son original; qu'écrivant principalement pour les personnes qui ignorent les langues sçavantes, il doit par son travail suppléer aux lumieres qu'elles n'ont pas; leur présenter son Auteur tel qu'il est; enfin les mettre à portée d'en connoître le fort & le foible, de sorte qu'elles soient en état de prononcer égaement sur ce qu'il a de mauvais, comme sur ce qu'il a de bon.

[The editor notes that it would have been easy enough for him to "correct" T's style.]

Mais tout considéré, j'ai crû que lorsqu'on touchoit //xxvi// aux ouvrages d'un autre, on ne pouvoit s'y prendre avec trop de retenuë, que je devois respecter les intentions de M. de Tourreil; qu'il y auroit de la vanité à moi de préférer mes sentimens aux siens; & que peut-être le Public seroit bien aise de sçavoir, ce qu'un excellent Auteur, qui avoit passé toute sa vie à traduire, pensoit dans ses derniers jours sur la traduction.

[The editor underscores excellence of T's version by comparing it to that of M de Maucroix; also notes excellence of the long "préface historique," which T was also planning to revise, but didn't live long enough to carry out his plan. Here, too, the editor restrains himself from making changes—even the defects are "de belles fautes." xxx-xliv: The "harangues sur la couronne" are T's last work, the product of his last 15 years, and appear in this edition for the first time. The editor presents this translation as summit of his career; as is T's preface. Editor summarizes both T's preface and his notes on Les 2 harangues.]

Jacques de Tourreil, Préface sur les deux Harangues (2: 3-51)

//3// Je tente aujourd'hui ce qu'autrefois Cicéron exécuta. Voici comment il s'en explique. "J'ai traduit de Grec en Latin les fameuses Harangues¹ qu'Eschine & Demosthène, les deux plus grands Orateurs qui furent jamais, prononcèrent l'un contre l'autre; & je les ai traduites, non en Interprète, mais en Orateur, assujetti fidèlement à la qualité des pensées & des figures qui les caractérisent, mais libre sur le choix des termes propres à nostre usage. En quoy je n'ai pas dû m'astreindre à la nécessité de rendre un mot pour un mot, mais de tous les mots j'ai conservé l'espece & la force. Car j'ai cru qu'il falloit, non les compter au Lecteur, mais en quelque façon les peser." Quel dommage qu'une copie, qui existoit encore du temps de saint Jerosme, & qui par l'excellence du copiste devoit si fort approcher de l'Original, ne soit pas venue jusqu'à nous? Elle nous enseigneroit à bien traduire; //4// elle apprendroit l'art de secoüer à propos le joug d'une triste exactitude, & d'une sujettion outrée; enfin elle prescrirait à la fois les bornes de la timidité judicieuse, & de l'heureuse hardiesse. Cicéron véritablement indique la méthode qu'il faut suivre; mais l'exemple instruit tout autrement que le précepte.

[4-6. Tourreil criticizes previous translators of the orations : Lambin « cicéronise à outrance » (4); « Péronius, Léonard Bruni nommé Arétin, Jerosme Wolfius, du Vair ont d'autres limitations. Les commentateurs ne traitent pas d'Eschine, ce qui pose une autre difficulté. »]

Art. II, Difficultez de la Traduction. Regles générales sur ce genre d'écrire. Regles particulieres que l'Auteur s'est prescrites.

//7// . . . Les difficultez, sans cesse renaissantes, n'ont fait en moi qu'irriter le desir de les vaincre. J'ai sçeu m'avouer à moi-mesme mon insuffisance, & dans le besoin emprunter les lumieres qui me manquoient. Ce genre de science, dont il est permis de se vanter, m'a servi fort utilement, & m'a du moins préservé des écueils de la présomption. Il faut avoir traduit, pour bien sentir tout le poids d'un si dur travail. Quel tourment de ne prendre la plume, que pour la conduire au gré d'une imagination étrangere? C'est s'asservir à ne rien penser, à ne rien dire de son chef; & s'anéantir en quelque façon pour se reproduire sous la forme d'autrui. A cette gesne perpétuelle, se joint la différence des Langues. Elle vous embarasse toujours, & souvent vous désespere. Vous sentez que le génie particulier de l'une est souvent contraire au génie de l'autre, & qu'il périt presque

¹ J'ai cité ailleurs ce passage; mais il s'offre ici trop naturellement, pour n'y être point placé. [gives Latin quotation]

toujours dans une version. De sorte que l'on a justement comparé le commun des Traductions à un revers de tapisserie, qui tout au plus retient les linéamens grossiers des figures finies, que le beau coste représente. De plus, ce que dit de l'imitation un célèbre Rhéteur [note en marge: Quint. de Inst.orat. l.x.c.2], peut en partie s'appliquer à la Traduction. Car quand je traduis //8// un Ancien, je vais presque joster contre lui, & j'entre dans une espece de lice, où tout me décourage, & où dès l'entrée je dois me reconnoître vaincu. Pourquoi? Le voici. "Lorsqu'on fait effort pour devancer quelqu'un dans la carrière de la gloire, si l'on ne vien pas à bout d'aller plus viste que lui, peutestre parvient-on du moins à l'atteindre. Mais lorsqu'on se borne à marcher simplement sur ses traces, c'est une nécessité qu'on demeure derriere; car c'est demeurer derriere, que de suivre. Outre qu'ordinaire, il est plus facile de surpasser que d'égaliser, puisque la ressemblance parfaite est une chimère: jusques-là que la nature elle-mesme n'a pu encore faire, que les choses qui paroissent les plus semblables, ne soient toujours marquées par quelque difference. J'ajoute que ce qui ressemble est inférieur, dès qu'il ne fait que ressembler. C'est ainsi que l'ombre est au dessous du courps, le portrait au dessous de la personne représentée, & les passions de nos Comédies au dessous des véritables passions." Or il est vrai que lorsque je traduis, je m'attache à la suite d'un autre, que je choisis pour guide; & ce que j'ai de mieux à faire, c'est de prendre garde que mon attachement à mon guide n'aille //9// trop loin, & ne dégénere en esclave. Puisqu'autrement, à des originaux pleins d'ame & de vie, je substituerois des copies mortes & inanimées. Les Auteurs profanes & sacrez conviennent sur la défectuosité d'une version trop servile. Saint Jerosme, que l'on accusoit d'avoir traduit à sa mode une lettre de saint Epiphane, & d'avoir substitué des mots à d'autres, répond "L'attachement trop scrupuleux au texte, vous jette dans une traduction sauvage & barbare. Vous n'avez pour vous en convaincre, qu'à traduire littéralement Homere en latin, ou même ses vers en prose Grecque. Vous serez tout étonné, de voir cet ordre admirable de paroles devenir tout à coup ridicule, & le plus éloquent Poète du monde ne faire que bégayer." Le Traducteur ne se sauve que par une sage liberté. A Dieu ne plaise que je me propose pour modèle, mais j'avoüe que j'ai traduit de la sorte, autant que je l'ai pu. Et il me semble, qu'on ne doit point traduire autrement. C'est ce que j'ai pensé dans ma jeunesse, c'est ce que je pense dans un âge plus avancé. J'ai plus d'un bon garand, qui en pareille occasion se soustrait à la tyrannie de la lettre, se rend maistre du sens, & comme par droit de conqueste se soûmet aux tours de sa langue.

Mais d'ailleurs la Traduction trop libre a ses inconvénients, //10// & se sauvant d'une extrémité, elle tombe dans une autre. Toute paraphrase déguise le texte. Loin de presenter l'image qu'elle promet, elle peint moitié de fantaisie, moitié d'après un original; d'où se forme je ne sçai quoi de monstrueux, qui n'est ni original ni copie. Cependant un Traducteur n'est proprement qu'un peintre qui s'assujettit à copier. Or tout Copiste, qui dérange seulement les traits, ou qui les façonne à sa mode, commet une infidélité. Il péche dans le principe, & va contre son propre plan: faute de se souvenir qu'il a tout fait, s'il attrape la ressemblance; & qu'il ne fait rien, s'il la manque. Moi donc, comme simple Traducteur, j'ai mon modèle, & je ne puis assez m'y conformer. Que j'étende ou que j'amplifie ce qu'il serre ou ce qu'il abrège, que je le charge d'ornemens lorsqu'il se néglige, que j'en ternisse les beautez, ou que j'en couvre les défauts; qu'enfin le caractère de mon auteur, quel qu'il soit, ne se retrouve point dans les paroles que je lui preste: ce n'est plus lui, c'est moi que je presente; je trompe sous le nom de truchement; je ne traduis point, je produis. Car c'est là ce qui distingue la traduction d'avec l'imitation, à qui elle ressemble d'ailleurs par tant d'endroits. L'Imitateur [* cit. d'Horace De arte poet.] suit des regles

commodes, qui ne l'assujettissent point à s'enfermer dans un cercle étroit, d'où il n'ose sortir, & où son génie demeure captif. Il a droit de prendre ce qui lui convient, & de rejeter //11// ce qui ne lui convient pas. C'est ainsi que Terence imite Ménandre; c'est ainsi que Virgile imite Homere, Hesiodé, Theocrite, &c. Mais il n'est pas ainsi du Traducteur. Il a des regles plus sévères, dont il ne lui est pas permis de s'écarter. Dès qu'on peut méconnoître dans ma traduction les bonnes ou mauvaises qualités de l'Auteur qu'elle annonce, je le masque au lieu de le montrer. Par exemple, un Homere sec en françois, un Pindare plat, un Herodote concis, un Thucydide difus, un Isocrate véhément, un Demosthene doucereux, nous presenteroient des Ecrivains travestis, qui n'auroient rien de commun que le nom avec les originaux Grecs. La premiere obligation d'un Traducteur, c'est donc de bien prendre le génie & le caractère de l'Auteur qu'il veut traduire; de se transformer en lui le plus qu'il peut; de se revestir des sentimens & des passions, qu'il s'oblige à nous transmettre; de réprimer dans son coeur cette complaisance intérieure, qui ne cesse de nous ramener à nous, & qui au lieu de nous faire à l'image des autres, les fait à la nostre; en un mot, de retracer avec le mesme agrément & la même force les tours & les figures de l'original: ensorte que si nostre langue trop gesnée par l'assujettissement au parfait rapport des figures & des tours, ne peut fournir le nécessaire pour cela, on doit s'affranchir d'une pareille servitude, & se permettre toutes les libertez qui nous procurent de quoi payer en équivalents. Je ne sçais mesme si dans le desespoir de s'acquitter, on ne devoit point passer un bel endroit, plutôt que de le corrompre. Car c'est le corrompre, que de le dépouiller d'une partie ou de sa force, ou de son agrément. . . .

Art. III. "Injustices de la plupart des Lecteurs. Causes principales des faux jugemens, qu'ils portent sur les Ouvrages. (13-32)

[sur la "complaisance pour tout ce que nous approuvons": préjugé, amitié ou aversion pour un auteur, passions diverses qui influent sur le jugement.]

//14// A tout cela se joint le manque d'attention, & la répugnance naturelle, pour tout ce qui nous attache longtemps sur un mesme objet. La plupart des hommes & des femmes regardent deux ou trois choses à la fois; ce qui leur oste le pouvoir d'en bien démesler une seule. Ce défaut commun aux gens du monde, est encore particulier aux Courtisans. La multiplicité des objets qui les environnent, ne leur permet presque pas de s'attacher à aucun séparément. Leurs regards tombent sur tout, & ne se fixent sur rien. Il n'est donc pas étonnant, qu'ils ne fassent pas de leur esprit tout ce qu'ils en pourroient faire, puisqu'ils ne l'appliquent jamais jamais tout entier. Ils glissent légèrement sur tout ce qui s'offre au dehors, & ne rentrent point en eux-mesmes. Cependant ils ne laissent pas d'attraper presque toujours le point de justesse & de precision; mais c'est par une sorte d'instinct, plustost que par une raison éclairée. Leur //15// esprit juge moins, que leurs yeux & leurs oreilles. Ils ignorent ou dédaignent la regle; & grace à un certain goût, que leur donnent l'habitude & le bel usage, ils sçavent sentir l'effet, qu'à coup seur la regle doit produire. Aussi, ne faut-il pas trop leur demander raison de leurs jugemens les plus réguliers.

Mais supposons deux hommes également attentifs, qui ne soient ni passionnez, ni prévenus, ni paresseux; alors le different degre de justesse qu'ils auront dans l'esprit, formera la differente mesure de discernement. Car l'esprit juste juge sainement de tout, au lieu que l'imagination séduisante ne juge sainement de rien. En effet l'imagination influë sur nos jugemens à peu près comme une lunette agit sur nos yeux, selon la diverse configuration du verre taillé qui

la compose. Ceux qui ont l'imagination forte, croient voir de la petitesse dans tout ce qui n'excède point la grandeur naturelle; tandis que ceux, dont l'imagination est foible, voyent de l'enflure dans les discours les plus sages & les plus mesurez; & blasment comme guindé, tout ce qui passe leur portée. Cette justesse d'esprit est le plus beau present que la nature puisse nous faire. Mais lorsqu'elle nous l'a refusée, nous pouvons à un certain point l'acquérir, & par l'entretien fréquent des personnes, & par la lecture assiduë des Auteurs, en qui domine cet heureux talent. Car un moment mesme que nous nous laissons le plus distraire, & que nous croyons le moins réfêchir; il est constant que les idées qui résultent ou de nos conversations ou de nos lectures, & qui se gravent dans nostre mémoire, //16// chassent ou rectifient nos propres idées. Et comme, selon le mot de Ciceron, une personne qui se promène au soleil, se colore imperceptiblement; de mesme celui qui n'étudie que de bons connoisseurs & de bons livres, fait, sans le sentir & sans y penser, des progrès qui nous étonnent, lorsque nous le retrouvons après quelques temps d'absence.

[another factor in misjudgments: the jealousy of "gens du métier" and of superficial people who can only repeat others' criticisms]

//18// Mais quand contre la vraisemblance & contre mon attente, Demosthene ne perdroit pas dans ma Traduction, tout ce qu'il perd; ce ne seroit point encore Demosthene. Car "autre chose est de lire une Harangue, autre chose est de l'écouter.² [Discussion of the importance of gesture and expression in oratory, even if "on juge plus sainement dans la lecture" affords one the leisure of digesting ("digérer") the work. Tourreil further comments:]

//19// Les hommes ne demande pas mieux que de juger à la rigueur. La lecture dénuée de tout ce qui frappe les sens, n'emprunte d'eux rien qui puisse ébranler l'esprit & l'entraîner. Cette vie, cette ame, que la prononciation met dans un discours, formoit le caractère singulier de Demosthene. Car Demosthene definissoit l'action, la principale, ou plustost l'unique partie de l'art oratoire; & reconnoissoit lui devoir presque tout. . . .

//20// Ainsi, l'on peut assurer qu'une partie de Demosthene a disparu, depuis qu'on le lit au lieu de l'entendre. On ne doit donc pas le chercher tout entier dans ma traduction, puisqu'il n'est pas tout entier mesme dans l'original. Il me suffit d'avoir pris de mon mieux toutes les precautions possibles, pour me garantir des fautes ou des négligeances inexcusables, & pour éviter les extrémitez que j'ai marquées. . . . [Tourreil notes that he has gallicized various "noms et surnoms," indicating his adjustments in the notes.] //21// Tout le reste, je le copie bien ou mal, trait pour trait. Car il ne faut pas que les moeurs, les usages, les coûtumes, les cérémonies, les restes, les jeux, les loix, entierement dissemblables des nostres, nous effarouchent. On s'y doit apprivoiser, sur peine de perdre tout ce que l'on peut gagner dans le commerce de la belle Antiquité. Nous ne pouvons entendre ni gouter les anciens Auteurs, qu'à mesure que nous nous transportons au lieu de la scène. Et l'on peut appliquer à ce propos, ce que Plaute dit plaisamment dans le prologue d'une de ses Comédies. *La Scène est à Epidamne, ville de Macédoine. Allez-y, Messieurs, & y demeurez tant que la piece durera.*

[Another modification : suppression of Greek « tutoiement » and resulting changes.]

² [T donne le texte latin de Quintilien. Instit. orat. l.x.c.1]

//22// Quant aux fait & aux motifs allégués réciproquement, pour fonder une accusation ou pour la détruire, nous ne les discuterons pas. Leur contrariété n'est pas de nostre ressort. Elle roule sur des circonstances, qu'on ne peut débrouiller à travers tant de siècles, qui nous en séparent. Cette impossibilité nous oblige de nous en fier au jugement des Athéniens plus à portée que nous d'approfondir la cause, & plus intéressés que nous à la bien juger. Ce qui pourtant ne fonde tout au plus qu'une violente présomption en leur faveur, puisque nous pouvons avec justice nous dispenser de les reconnaître infailibles, ou supérieurs aux passions humaines, qui environnent toujours le Magistrat, & qui quelquefois le possèdent. [ex Socrates]

[Following the preface, Tourreil offers a historical "prologue" giving "le sujet de la pièce".]

Last paragraph in Tourreil's "Remarques sur la harangue de Demosthene pour Ctesiphon" (ie, the second of the 2 harangues sur la couronne):

//2:590// Me voilà enfin parvenu au bout de ma longue & pénible carrière. Je ne sçai pas au juste, ce qu'auront produit les derniers efforts de mon travail. Mais je me dois la justice d'attester, que j'ai fouillé curieusement dans les Archives de l'ancienne Grece, & que j'ai tâché d'en parcourir tous les coins & recoins. Je ne présume pas pourtant, //591// qu'en un si vaste champ, je n'aye rien laissé à glaner après moi. Car un homme peut bien trouver plus qu'un autre homme; mais nul homme ne peut trouver tout. *Alius alio plura invenire postest, nemo omnia.* [in margin: Ausonius.]